



# ÉCRI TURES

Le groupe écriture est irrigué par les pratiques quotidiennes dans les classes et leurs analyses à l'aune des hypothèses et positionnements théoriques de l'AFL. Il travaille suivant les modalités suivantes : trois regroupements annuels et poursuite des échanges par l'intermédiaire d'une liste de discussion. L'éloignement géographique de ses membres n'est pas un obstacle à sa capacité de production, les Actes de Lecture en gardent la trace dans les numéros de ces trois dernières années. Les deux textes qui suivent témoignent des déplacements qui s'opèrent au sein des membres du groupe. En synthétisant les nombreux échanges qui ont eu lieu autour de la notion de brouillon après le regroupement de février 2010, Séverine Lacourthiade montre comment le brouillon, et toute forme que prend l'avant-texte, constituent déjà de l'écrit, sont déjà une forme d'exercice de la raison graphique. Dans le dernier paragraphe, est en germe le déplacement qui va s'opérer lors du regroupement de juillet 2010 et que met en forme Thierry Opillard : d'une pédagogie de l'écriture vers l'écrit comme langage au service et en appui des activités de l'école ou de la classe.

## Séverine LACOURTHIADE DU BROUILLON AU TEXTE...

(RÉFLEXION SUR LA RECHERCHE-ACTION À  
PARTIR DES ÉCHANGES DE LA LISTE ÉCRITURE)

Le passage à l'écriture peut être défini comme la première manifestation de la raison graphique en tant qu'accumulation primitive de matériaux qu'il va falloir organiser, élaguer, greffer. C'est donc la première manifestation graphique du passage de la pensée, prédictive et fugitive où les mots condensent du sens, un langage pour soi permettant de mieux comprendre, au langage écrit pour des destinataires absents. À l'inverse de l'oral qui se développe dans une dimension

temporelle et qui est soumis à l'écoute du locuteur, l'écrit se développe dans une dimension spatiale et visuelle qui permet la relecture, la réécriture. Dans une conversation, la pensée se construit au fur et à mesure du discours et se modifie en fonction des effets de régulation, les feedbacks, du système sémiotique (prosodie, gestuelle, mimiques). L'écriture, elle, témoigne d'une pensée achevée, même si cette pensée prend d'abord la forme d'un brouillon. Les idées jetées sur le papier sont une première forme d'écrit, que celui qui écrit va ensuite reformuler pour donner corps à un texte au travers d'une architecture de surface et d'un usage graphique avec la ponctuation, les fontes... Jack Goody distingue ainsi deux fonctions principales de l'écriture. « *L'une est le stockage de l'information, qui permet de communiquer à travers le temps et l'espace et qui fournit à l'homme un procédé de marquage, de mémorisation et d'enregistrement. Cette fonction pourrait bien sûr être remplie par d'autres moyens de stockage, tel que l'enregistrement sur bande magnétique. Cependant, l'utilisation d'une reproduction seulement auditive ne permettrait pas de remplir la seconde fonction, celle qu'a l'écriture en assurant le passage du domaine auditif au domaine visuel, ce qui rend possible d'examiner autrement, de réarranger, de rectifier des phrases et même des mots isolés.* »<sup>1</sup> Quand on sait qu'il faut 40 heures pour écrire un texte qui se lira en une seule, que se passe-t-il durant les 39 heures de conception ? Comment s'élabore cet écrit, résultant d'un vague magma, cette pensée sauvage qu'il va falloir organiser ? Le propre du brouillon est de garder traces des opérations intellectuelles par lesquelles passe celui qui écrit : déplacements, remplacements, ajouts et retraites. La relecture et la mise en ordre de la pensée qui s'échafaude entraînent en même temps reformulations, réorganisations mais aussi formulation d'hypothèses et vérifications, l'écriture est ainsi soumise à des essais.

Combien d'enfants, d'adultes croient qu'il faut savoir faire avant de faire, qu'on sait ou qu'on ne sait pas, avec l'idée d'innéité derrière ? Ainsi, l'idée du temps passé à écrire est évacuée, laissant penser que l'écriture serait le résultat d'un obscur génie et par là même réservée à quelques uns. Nabokov a étudié et analysé les plus grands romans et définissait l'art comme « *magie* » et les grands romans comme « *contes de fées* ». Il écrivait : « *on peut considérer l'écrivain selon trois points de vue différents : comme un Conteur, comme un Pédagogue et comme un Enchanteur. Un grand écrivain combine les trois, mais c'est l'Enchanteur qui prédomine et fait de lui*

*un grand écrivain. Quant au lecteur, il est en quête de Connaissance, de Distraction ou de Magie. Il est un observateur, un déchiffreur éprouvant devant l'art ce "jeu raffiné et délicieux"* »<sup>2</sup>. *Madame Bovary*, premier roman de Flaubert, représente 4 500 pages de brouillon et 18 heures de travail par jour ! Comment de cette accumulation de matériaux, de cet écrit inorganisé, même s'il peut déjà avoir l'allure d'un texte, va sortir un écrit organisé ?

S'intéresser au brouillon, c'est rompre l'hypothèse que l'écrit est inné, c'est regarder du côté du statut du travail, du temps nécessaire à écrire. L'écriture part parfois d'un projet vague ou plus précis mais lorsqu'il faut le mettre en mots, des zones d'ombres surgissent. Ce qui semblait se concevoir clairement, s'ordonner à l'oral ou en pensée, a de la difficulté à prendre forme sur le papier. Est-ce du côté de la conception ? La langue française serait-elle devenue pauvre ? La question obscure de la genèse du texte explique que certains brouillons de grands écrivains soient considérés comme des œuvres à part entière avec l'espoir d'entrevoir entre les lignes, dans le tissage du texte le procédé qui a permis à l'auteur de sublimer sa pensée.<sup>3</sup>

Lors du regroupement de février 2010 des enseignants engagés dans la recherche-action sur l'écriture, Jean Foucambert évoquait le travail de l'écrivain avec la métaphore de la dure ascension d'un alpiniste qui, pour achever son parcours devait faire disparaître les pitons laissés sur son passage. De même pour passer du brouillon au texte achevé, l'écrivain doit effacer les traces du cheminement de sa pensée en supposant le travail du destinataire absent. Le lecteur ne souhaite pas suivre le difficile chemin de l'écriture, l'organisation et la réorganisation de la matière brute de l'écrivain, il s'intéresse au message que délivre l'auteur, décontextualisé (des contingences de la production ?). Le résultat du projet d'alphabétisation aboutit à considérer que, comme la lecture serait l'oralisation de la chaîne écrite, l'écriture serait alors la mise en mots d'une

■ 1. *La raison graphique*, Jack GOODY, 1979, Les Éditions de Minuit, pp.142-146, chap.5 ■ 2. *Littératures* réunit l'ensemble des conférences données par Vladimir NABOKOV entre 1941 et 1958 dans plusieurs universités américaines où il enseigne la littérature européenne. On y trouve des réflexions et analyses consacrées aux œuvres de DICKENS, FLAUBERT, STEVENSON, PROUST, KAFKA, JOYCE, ainsi qu'à celles de ses compatriotes russes, GOGOL, TOURGUENIEV, DOSTOÏEVSKI, TOLSTOÏ, TCHEKHOV ET GORKI. Ce volume propose enfin une longue étude, tout aussi iconoclaste, du *Don Quichotte* de CERVANTÈS. ■ 3. *Le musée des lettres et des arts*, Paris, a ouvert ses portes en avril 2010 avec quelques 160 documents dont plusieurs n'ont jamais été publiés, un fonds exceptionnel consacré à PROUST. Seront exposés aussi bien des lettres que des manuscrits, des dessins, des photographies ou des éditions originales, couvrant presque toute la vie adulte de l'écrivain, de 1894 à sa mort en 1922.

formulation orale. Dans les deux cas, il serait bien suffisant que l'écrit soit un substitut de l'oral. Apprendre à écrire se résumerait alors à apprendre les techniques de passage de l'un à l'autre, c'est-à-dire comment ce qui se dit se transcrit en apprenant l'orthographe et se rédige en utilisant un style. Et tout l'exercice se résumerait à « comment je vais pouvoir écrire ça ? » c'est-à-dire écrire ce que je viens de dire à l'oral.

Dans *Les Mots*, Jean-Paul Sartre décrit sa rencontre avec l'écrit dans la bibliothèque où il observait son grand-père, discret témoin de ses actes de lecture puis, lisant à son tour les grands romans. Il commença ainsi ses premières gammes en recopiant, réécrivant, modifiant les livres qu'il aimait lire. « *Je me fis donner un cahier, une bouteille d'encre violette, j'inscrivis sur la couverture : « Cahier de romans ». Le premier que je menai à bout, je l'intitulai : « Pour un papillon. » Un savant, sa fille, un jeune explorateur athlétique remontaient le cours de l'Amazonie en quête d'un papillon précieux. L'argument, les personnages, le détail des aventures, le titre même, j'avais tout emprunté à un récit en images paru le trimestre précédent. Ce plagiat délibéré me délivrait de mes premières inquiétudes : tout était forcément vrai puisque je n'inventais rien... Me tenais-je pour un copiste ? Non. Mais pour un auteur original : je retouchais, je rajeunissais ; par exemple, j'avais pris soin de changer le nom des personnages. Ces légères altérations m'autorisaient à confondre la mémoire et l'imagination. Neuves et toutes écrites, des phrases se reformaient dans ma tête avec l'implacable sécurité qu'on prête à l'inspiration. Je les transcrivais, elles prenaient sous mes yeux la densité des choses. Si l'auteur inspiré, comme on croit communément, est autre que soi au plus profond de soi-même, j'ai connu l'inspiration entre sept et huit ans. Je ne fus jamais tout à fait dupe de cette « écriture automatique » Mais le jeu me plaisait aussi pour lui-même : fils unique, je pouvais y jouer seul. Par moments, j'arrêtais ma main, je feignais d'hésiter pour me sentir, front sourcilieux, regard halluciné, un écrivain. » L'écrivain traite ainsi l'écriture : « *écrire, c'est toujours inventer du "jamais-lu" mais à partir d'une théorie, le plus souvent implicite, qui tente d'organiser toutes les composantes de l'expérience de lecteur* ». (*Les Mots*, Jean-Paul Sartre, 1964)*

Or l'écriture est autre chose, elle s'apprend. Au-delà du truisme, elle s'apprend en utilisant l'écrit pour ce qu'il est fondamentalement : un outil de pensée, elle est *un moyen de*

*construire un point de vue, une vision du monde, de replacer chaque fait dans un ensemble simultanément présent, d'établir un système, donc de donner un sens aux choses, de dire LE sens, non pas de représenter mais de présenter, le contraire d'un pléonasme de la vérité mais son traitement, son interprétation par un instrument dont la nature impose des contraintes propres et oblige à des opérations spécifiques.*<sup>4</sup>

Dans cette logique d'apprentissage, le brouillon joue un rôle indispensable parce qu'il a déjà des qualités intrinsèques de l'écrit comme celles de rendre visible et de conserver l'information. En écrivant cela, on pense déjà à ce que pourrait être la leçon d'écriture. Depuis octobre 2010, les enseignants engagés dans la recherche se sont donné pour consigne de garder trace de tous les brouillons et écrits intermédiaires, retours réflexifs permettant à l'élève de prendre conscience de ce qu'il fait quand il écrit. Le brouillon apparaît alors, non plus comme une simple étape chronologique de l'écrit – à savoir le premier jet (ou le deuxième etc.) qu'il suffirait de « toiler » (orthographe, grammaire, conjugaison, ponctuation) pour le mettre « au propre » avant imprimatur pour une écriture sur un cahier réglé Seyes ou sur une page imprimée, TICE obligeant – mais bien comme **le paradigme de la dialectique d'un ordre, celui de la pensée, vers un autre ordre, celui de l'écrit**, le lieu d'un éclaircissement progressif indissociable d'un inextricable enchevêtrement. Dans les classes engagées dans la recherche-action, au début d'une leçon d'écriture, un cahier des charges est rédigé collectivement ou en groupes.<sup>5</sup> Ce cahier des charges sert de référent mais va aussi évoluer suivant les besoins, les difficultés qui apparaîtront ultérieurement et les relectures. C'est alors une des formes du brouillon, comme toutes les tentatives, essais, réécritures. Ce cahier des charges prend l'allure d'une prise de notes sous forme de liste. Dans ce que Jack Goody nomme la domestication de la pensée sauvage, la liste représente l'une des trois techniques d'organisation de l'écriture, la plus ancienne. L'auteur souligne à plusieurs reprises que la grande majorité des écrits d'origine viennent, non pas de texte linéaire, de poésie ou de prose, mais d'éléments listés. Plusieurs formes de ces listes sont ainsi distinguées dont l'une d'elle, la liste lexicale, sera le procédé qui permettra de concevoir les alphabets. À la liste s'ajoute le tableau, assurant la mise en ordre de la connaissance, une simplification de la réalité de part son caractère bidimensionnel et la formule dont l'aboutissement,



la grammaire, n'est pas le résultat d'un héritage oral mais bien le résultat d'une formalisation de l'écrit. L'idée générale pour les enseignants chercheurs étant que, toutes les traces écrites comme autant d'écrits intermédiaires, de brouillons, doivent être conservées car elles constituent le matériau pour les moments de théorisation : pourquoi et comment les choses ont évolué, ont été consolidées, modifiées, abandonnées. Ce qui a abouti à la conception d'un tableau à neuf cases<sup>6</sup> à faire évoluer en interaction avec les pratiques. Un exercice d'exercice de la raison graphique...

Chercher à accompagner les élèves dans l'apprentissage de la langue écrite et pour ce faire analyser les pratiques de classes au regard de ce tableau à neuf cases a conduit le groupe à travailler du côté du cahier des charges<sup>7</sup> et de la théorisation. Après ce regroupement de février 2010, une nouvelle opération de déplacement de la pédagogie de l'enseignement de l'écriture pourrait s'opérer en direction de **l'observation et la mise en forme du travail de systématisation** : en quoi les élèves se sont appropriés le travail de théorisation, comme observatoire de l'écriture, et comment à partir de la leçon d'écriture s'en emparent-ils individuellement ? Ce travail de réflexion sur l'écriture amène aussi à questionner la place de la leçon de lecture par rapport à la leçon d'écriture pour faire émerger l'importance de la prégnance de l'une sur l'autre et par conséquent la globalité des situations qui ont recours à l'usage de l'écrit, et non plus lecture ou écriture de façon dissociées, mais bien l'utilisation des langages qui permet d'élucider la pensée pour la rendre consciente et communicable à d'autres.

● Séverine LACOURTHIADE

■ 4. *L'enfant, le maître et la lecture*, Jean FOUCAMBERT, Nathan, 1994 ■ 5. *La commande à l'adulte*, Théo-Prat n°7, montre en pratiques comment un enfant (ou un groupe) qui n'est pas capable d'écrire seul un texte se dote d'outils qui sont la première écriture du texte qu'il voudrait produire. ■ 6. *Histoire d'un tableau à neuf cases*, Thierry OPILLARD, A.L. n°106, juin 2009 ■ 7. Articles : *La genèse du texte dans le cahier des charges*. Danièle LECARDONNEL ; *La classe, observatoire du tissage de l'écrit*. Séverine Lacourthiade, *Écrire quand on ne sait pas*, A.L. n°108, (déc. 2009)